



Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Ecrit et Savoir» - n°8 - Décembre 2012

"Du penser à l'exister"



S'interroger sur ce qui dans la psychanalyse ou bien encore dans l'inconscient, pour peu que l'on puisse en savoir de ce dedans, correspondrait à du penser et pourquoi pas aussi à de l'exister, tel semble être notre propos ici. En quoi, cet angle d'attaque que serait le penser pourrait nous mener à en connaître plus de l'inconscient, ou bien de ce qui s'y appartient? En quoi courir après l'exister nous faciliterait la tâche quant à l'identification des mécaniques de la psyché. Et ce bien entendu, à condition d'en avoir l'idée ou l'intention, de s'y confronter à l'inconscient. Alors, peut-être que la psychanalyse ne serait pas seulement le fait des trois protagonistes - analysant, analyste et désir, mais aussi celui du champ conceptuel. D'un de ces champs qui se mettrait en ligne du savoir, en dehors d'au moins un des protagonistes. Pourquoi vouloir, à tout prix, comme le prix de l'impossible, en savoir ce qui serait en fait de l'inconscient. Car à nommer inconscient, qu'est-ce que je nomme en réalité, si ce n'est ce que je sais, crois savoir, ou bien supposé en être de cet inconscient. N'est-il que le réservoir de nos fantasmes sur le refoulement, ou bien est-il aussi ce qu'en ont fait des générations d'analystes, matière à penser et matière à exister? Qu'est-ce que penser dans le champ de la psychanalyse et dans celui de l'inconscient ?

Dans la psychanalyse, l'acte de penser s'accroche à la mise en évidence des différentes opérations de logique, visant à inscrire la psychanalyse de l'indicible qui caractérise l'inconscient. Et pourtant, il s'en dit du langage sur l'inconscient, sur ce qu'il serait ou ne serait pas. Il s'en pose, et au juste du titre d'analyste, de la plus ou moins grande capacité à tenter de décliner un tout inconnu dans ses limites et ses constituants. Mais qu'elle est cette force qui pousse le penser à encore et encore essayer de traduire ce code qu'est l'inconscient dans un propos plus accessible? Si code il y a donc, de quelle manière peut-il être identifié comme existant, et de quelle insistance serait-il question pour que naisse l'intention ou la volonté de le soustraire à l'ignorance? La réponse, la doxa en quelque sorte, pourrait s'articuler des travaux de Freud qui mettent en lumière l'existence de l'inconscient comme paradigme explicatif des pathologies, névrotiques, perverses et psychotiques. Sa rencontre avec les hystériques la conduit, et à bâtir la psychanalyse, comme voie royale de rencontre avec la psyché, et à accepter l'affirmation de cette instance qui échappe au contrôle du Moi, l'inconscient. Si Freud ne l'avait pas fait exister par cette nomination qui invite à le penser, l'inconscient aurait-il existé comme cause et source des conflits psychiques? D'ailleurs est-il bien le responsable des troubles névrotiques? Et en somme qu'est-ce que l'inconscient, à côté ou en plus des concepts de désir, de jouissance, de sexualité infantile, de fonction phallique, de loi de castration, de NdP, etc? L'inconscient est-il ce terme générique, comme ce qui est annoncé dans un film avec ceux et celles qui y ont pris part? Si ce substantif fait ensemble de ce qui serait ses

constituants et ses différentes fonctions, peut-il être assimilé à un objet mathématique soumis à traitement rigoureux de l'acte de penser? De la même façon, si par ignorance ou par volonté de faire retour à la toute-puissance du Moi, il est fait négation de l'inconscient freudien, celui-ci en viendrait-il à ne pas exister? Nier l'existence de l'inconscient mènerait-il à en libérer le phobique de sa relation vraie, non à son symptôme, mais à ce qui est de la loi de castration? Affirmer que les rêves, en fin de compte, ne disent rien d'autre qu'un dérèglement chimique ou l'expression d'une chimère facétieuse, permettrait-il au rêveur de faire l'économie d'un retour à l'angoisse du Manque? Alors peut-être que la découverte de Freud et les renforcements de Lacan, tout comme l'expérience de milliers d'analystes, ne seraient en fait qu'une façon de nommer ce qui ne pouvait pas l'être, par absence de détermination, de vivacité scientifique à la compréhension des troubles humains, non accessible à une médecine du corps. Si les Saint Augustin, Pascal, Kierkegaard, Descartes ont été en quelque sorte des Penseurs de l'homme à Dieu, Freud n'en continuerait pas moins la trace du penser savoir de l'homme. À charge d'un Autre en place d'un autre Autre, mais tout en en identifiant toujours les failles à la complétude.

Pourquoi ne pas continuer avec de nouvelles questions, comme celle qui nous mènerait à savoir, si accepter l'inconscient comme existant, nous en donnerait à penser. L'inconscient, nommé par l'acte de penser par le véhicule de la langue, et par conséquent d'une volonté de transmission, serait-il ipso facto fait existant? À n'en pas douter, du moins l'émission sonore de ce qui se devient substantif et fait révélation d'un sens commun. Car, beaucoup, pour ne pas dire tout le monde en entend quelque chose à l'audition de «l'inconscient», et pas seulement un mot, mais un référent, fonction de son histoire, de son acculturation, de son éducation et pourquoi pas de sa rencontre personnelle avec l'analyse. C'est bien tendu du sens, que par ce qu'il serait identifié comme existant, que l'on peut y faire acte de penser. Et tourne et tourne encore la roue, non plus du mot ou de la langue, mais bien de ce qui se masque à la conscience. Et même si l'inconscient ne peut pas être défini, et encore moins en opposition au conscient, il nous en dit ou nous lui faisons chemin de ce dit, d'une différence avec la conscience. Prenons cette affirmation suivante comme cause d'un penser à venir : «l'inconscient se pense, l'inconscient s'invente à l'exister». Dans un propos tenu oralement, le l'inconscient se pense, peut aussi s'entendre comme l'inconscient se panse, ne serait-ce pas la demande de l'analysant. À condition de croire que l'inconscient puisse se guérir du fait qu'il soit malade. Certes cette idée, à peine anthropomorphique pourrait tout à fait satisfaire notre vouloir de savoir absolu; d'un inconscient défini ou clairement identifié, donc mesurable et curable. Mais l'inconscient n'est pas, au sens d'être quelque chose, qui s'origine, s'accomplit

et se dégrade pour donner place à une autre substance. L'inconscient n'est qu'un fait de langage (et aussi un f'est).

Si le penser fait l'exister, et ce sans faire retour à Descartes de son cogito, il n'en demeure pas moins que la question subsiste quant à la nature de l'objet en question. Le penser et le exister pourrait alors concerner l'inconscient à condition toute fois qu'il soit possible pour celui qui commet l'acte, d'en savoir quelque chose en préalable de cet objet. Pourrait-on ainsi penser l'inconscient sans que celui-ci d'ailleurs existe? Pourquoi ne serait-il pas possible d'établir une mécanique du penser sur un objet inexistant, sauf à le faire exister du simple fait de cette action mentale? Le penser contribue à rendre existant, du moins dans cet espace cognitif, l'objet même de son investigation; on parlera alors ici de création imaginaire ou bien encore de fantasme au sens où l'entendait Freud.

Si penser donne une substance en quelque sorte à l'objet, penser l'inconscient ne donnerait qu'une substance image; comme une enveloppe vide, mais déjà pleine d'un vouloir à faire exister. Or notre postulat, comme psychanalyste est que l'inconscient freudien existe et se manifeste dans le cadre de l'expérience analytique. Mais est-ce bien l'inconscient qui se présente à l'éventuelle saisie de l'analyste? Ce terme l'inconscient ne désigne en aucune façon une nomination d'une totalité, mais bien au contraire la désignation d'une impossibilité à la maîtrise, à la globalité. Ainsi le penser de l'inconscient correspondrait au penser de l'incongruité, et c'est par le langage que se manifeste cette rupture à l'accessibilité. La captation des lapsus, mots d'esprit, et même le retour des rêves se font par l'entendre de la langue. La langue, dans ces vagues de la libre association, laisse échapper des mots, des sons qui font irruption à la logique d'un vrai posé en défaut des soubresauts des forces pulsionnelles. Le lapsus par exemple, ne ment pas sur son origine, mais ne dit une vérité qu'à la coder au risque de l'interprétation. Ainsi le penser ne fait pas l'exister, en ce qui concerne l'inconscient, mais il en livre pourtant l'essentiel, le savoir du manque, le savoir d'un «démaquillant» de langage à mettre en œuvre.

Le cheminement le long d'une bande de Moebius, semble nous mener à chemins différents, et ce par la torsade introduite dans une bande première; et pourtant nous ne finissons que sur les mêmes traces. De ce qui ne peut d'ailleurs être nommé ni d'un début, ni d'une fin, mais d'un mouvement, d'un passage. Du penser à l'exister, nous torsadons l'entendement de savoir autour d'un axe, le trou du langage, pour en apprivoiser, non pas l'inconscient, mais ce qui fait être de langue. L'inconscient, malgré toutes les découvertes de la psychanalyse, dont les chaînes significatives font cohorte et manipule à un sujet toujours en mal d'être, n'en reste pour toujours qu'un mot destiné à en appeler d'autres. De ces autres mots épars aux sinuosités de la libre association, en péril d'un dévoilement toujours à espérer et dans le même moment, à

redouter. L'inconscient existe certes, mais à nommer, au-delà d'une reconnaissance de l'exister, une incongruité qui tord le langage à venir comme résolution d'une révélation.

D'un mot, de ce mot : inconscient, présenté à la lumière d'une identification freudienne par l'article (l'), qui n'en montre que peu dans son simple dit, de tous ces signes qui déferlent sur les rivages de l'analyse. C'est justement par cette limite, dans ce passage étroit qui s'accomplit par la psychanalyse, que le terme d'inconscient prend tout sa saveur aigre-douce, comme un met paradoxal. Il dit et pourtant il ne dit pas tout. Mais dans cette simple nomination, qu'est l'acte de penser l'inconscient, l'exister peut se bâtir sur les fantômes du manque. Si la langue articule l'inconscient au discours analytique, c'est alors le cortège de l'archéologie de la matrice langagière qui se «souffle» à l'énoncé de ce substantif. L'inconscient ne nous livre par son nom que l'invitation à en identifier du plus; à ne pas s'en laisser conter par les apparences des signes d'évidentes vérités fausses. Comme l'est le contenu manifeste d'un rêve, et tout lapsus d'ailleurs; c'est par une eau troublée du sens archaïque qu'il se présente à nous. Comme les auspices d'hier, ils doivent être interrogés par l'expérience analytique. Dans les entrailles de ces sacrifices à la norme d'une langue à la raison du sens apparent délaissé, le savoir de la matrice langagière et sa logique du vrai est à capter dans les mailles d'un penser à l'exister. L'inconscient comme apostrophe de la langue au service du discours analytique, qui conjugue la vérité du mensonge à la structure de l'être...